

constante, & Fatime l'avoit été jusqu'à ses derniers momens. Omar, comme frappé de la foudre à cette funeste nouvelle, sentit toute l'étendue de la perte qu'il venoit de faire. Son ame, engourdie par une prospérité continuelle, reprit son énergie; Fatime devoit son plus grand bien depuis qu'il apprenoit sa mort. Ciel, s'écrioit-il, par quelle fatalité suis-je son meurtrier! Moi qui ne ferois pas de mal au moindre de mes Esclaves, je cause la mort de la plus aimable des femmes! Fatime, toi qui ne respirois qu'annour & bienveillance! quoi! tu étois réservée à expirer de douleur à la fleur de ton âge! & c'est moi qui t'ai porté le coup mortel! j'aurois pu te conserver sans ce fatal voyage! Abudeneck; aurois-tu raison! Fatime a vécu; Fatime a fait le bien; mais Fatime étoit-elle créée pour le bonheur! L'Eternel seul le fait! & moi j'ai tout perdu.

Abîmé dans sa douleur, Omar revint chez lui rendre les derniers devoirs aux restes chéris de sa tendre victime; un Mausolée superbe qu'il lui fit ériger, éternisa ses regrets. La mort de l'épouse d'Omar avoit paru un exemple rare aux habitans de Bagdad; mais la manière dont il pleuroit sa perte fut bien plus surprenante pour eux; il se nourrissoit de douleur, il se complaisoit dans sa tristesse. Le bruyant Ali vint le trouver, non pour partager sa douleur, mais pour essayer de le rendre à lui-même.

Toujours seul, Omar, lui dit-il ? Allons ; quitte cette solitude. Par Mahomet, tu fais tout ce que tu peux pour te rendre malheureux. As-tu donc trouvé le bonheur, Ali, répondit Omar en soupirant ?... Quelle question ! tiens, Omar, fais ma diable de goutte & ma toux, je ne troquerois pas avec le Calife.... Eh, dis-moi, Ali, pourquoi cette goutte & cette toux à ton âge ?... Point de pourquoi, s'il vous plaît, répondit Ali en riant. Viens, Omar, suis-moi ; je n'aime guères à me mêler des affaires d'autrui, mais je ne puis te voir plus long-tems dans cet état ; tout Bagdad a vu tes regrets, mais il faut les finir.

Sans attendre de réponse, Ali entraîne son ami dans une assemblée composée de tous les élégans de Bagdad. On rioit, plaisantoit, chantoit ; l'on étoit content, ou l'on paroissoit l'être : en fait de plaisir bruyant, l'apparence ressemble si fort à la réalité, Omar crut à celle-ci. Son cœur se réchauffa par les rayons du plaisir qu'il crut voir briller dans les yeux des convives ; il avoua à son ami qu'il se trouvoit mieux, il se livra à ses cercles joyeux ; & après y avoir été quelquefois, il embrassa Ali, & le remercia de lui avoir appris à jouir des biens de la vie ; il forma aussitôt le projet d'avoir sa maison, & se crut enfin parvenu au bonheur.

Les cuisiniers François n'avoient pas encore le privilège exclusif de détruire la santé par la finesse de leurs ragoûts. Omar fit venir

les fens de la Cour des Empereurs Grècs. Sa table fut ouverte ; les fêtes se succédoient ; son palais devint le temple de la sensualité, du bon goût, & la demeure de tous les désœuvrés & de tous les parasites de Bagdad. Omar jouissoit, se trouvoit heureux, parce qu'il n'avoit pas le temps de se reconnoître ; mais il avoit des Cuisiniers ; il lui fallut des Médecins ; son sommeil étoit moins tranquille ; il se levoit fatigué, la tête pesante, embarrassée ; il commença à se douter que souvent il s'ennuieroit au milieu de cette bonne compagnie ; il devint spectateur quand ses convives mangeoient ; enfin il se surprit à bailler au milieu de leurs éclats de rire. Une nuit passée à violer la loi du Prophète mit le comble à ses dégoûts & à ses maux en y ajoutant les remords ; épuisé par cette débauche que la complaisance pour quelques jeunes Seigneurs lui avoit fait faire, il se trouva mal à table ; un de ses amis voulut le secourir, il avala une grosse arête qui lui coûta la vie. Tout Bagdad le pleura, parce qu'il étoit juge, & n'avoit jamais ni accepté de présent, ni opprimé le pauvre.

Inconsolable & anéanti par cet événement, Omar se seroit ôté la vie si cette mode eût régné à Bagdad comme elle règne à présent aux bords de la Tamise & du lac de Genève. Le monde lui devint odieux ; son cœur étoit déchiré par l'idée affreuse d'être le meurtrier, quoiqu'involontaire, de la plus aimable des femmes & du meilleur des hommes., incapa-

ble de s'étourdir encore, il allégué sa santé, ferma son palais, & partit pour une campagne peu éloignée de l'habitation d'Abudeneck. Omar suivoit tous les mortels; mais rencontrant un jour le Philosophe, il ne put se refuser à l'air d'intérêt avec lequel Abudeneck parut le reconnoître; il lui fit le détail de la vie qu'il avoit menée depuis qu'ils ne s'étoient vus. L'attention compatissante que lui prêtoit le Sage, ranima un léger espoir dans son âme affaillée par le mécontentement intérieur. Lorsqu'il eut fini son récit: viens demain chez moi, lui dit Abudeneck, nous chercherons de soulager tes peines. Il le quitta en lui disant ces mots, & Omar, plus content du Sage qu'à leur première entrevue, regagna atili sa demeure. Un messager venoit d'y arriver pour lui annoncer que le brillant Ali, à la suite d'une fête, avoit emporté avec lui dans le tombeau la malédiction de cinquante créanciers réduits à la misère parce qu'il étoit mort insolvable. Pour la première fois Omar sentit le bonheur d'être riche, & bénissant le Tout-Puissant de pouvoir redresser les torts de son ami, il s'engagea à payer pour lui, dormit d'un sommeil plus paisible, & se trouva le lendemain à l'heure prescrite chez Abudeneck. J'ai réfléchi, lui dit celui-ci, à ce que tu me dis hier. Mais quel est donc, Omar, le plan de vie que tu t'es formé actuellement? — Je prie les Immortels; je prête & donne à l'indigent; mais je me suis chargé à moi-même, & je déteste mon existence.

— Cependant l'Éternel t'a créé, Omar ; tes actions sont écrites dans son Livre de vie. Eh ! suis-je le maître de mes actions, s'écria Omar ? Moi qui souffre quand je vois souffrir le moindre de mes esclaves, n'ai-je pas été la cause de la mort de deux êtres qui valaient mieux que moi ? Nous sommes, dit Abude-neck, les créatures du Tout-Puissant : bénis soit le Tout-Puissant ! Oui, répondit Omar, je le bénis ; mais apprends-moi pourquoi je ne puis être heureux ! Prive-toi pour jouir, Omar. Tu me l'as déjà dit, répondit celui-ci, & je ne l'ai pas compris. Mes affaires me demandent, dit le Philosophe ; mais ma petite-fille te l'apprendra.

Omar avoit entrevu Rémire ; elle lui avoit paru une enfant jolie, pleine de grâce, mais si jeune encore ! En vérité, dit-il, le Philosophe abuse de ma confiance ! Me renvoyer à un enfant pour m'instruire ! Dans l'état où je suis elle ne pourra pas même me distraire. Il hésitoit s'il ne s'en iroit pas quand Rémire vint au-devant de lui. Sans l'humeur qu'avoit Omar dans ce moment, il auroit été frappé de la franchise modeste, de l'elegance simple & propre qui distinguoit & ses manières & son habillement ; elle étoit chargée par son grand-père de retenir Omar à dîner. Il aura un convive peu agréable, dit Omar, qui desiroit s'en aller. Il ne le croit pas, répondit Rémire en riant ; viens, Omar, pendant qu'il est à ses affaires parcourons mon petit jardin. L'ingénuité, les grâces de Rémire rendirent à

Omar sa complaisance ordinaire ; il la suivit dans le petit enclos qu'elle cultivoit ; il admira même avec plaisir l'ordre qui y régnoit ; la variété des plantes & le goût de la distribution. Deux planches étoient dégarnies ; il faut les bêcher , dit-elle ; si-tu veux m'aider , avant de nous mettre à table cela seroit fait. Il y consentit. Ce travail étoit nouveau pour lui , & lui parut amusant. Mais le soleilardoit ses rayons ardents sur la tête des deux ouvriers. Omar demanda s'il n'y avoit pas de source aux environs. Oui , dit Rémire ; mais sans doute tu n'aurois pas le courage de boire avant d'avoir fini. Omar pria. Rémire , avec le sourire des grâces , fut inexorable. Mais l'ouvrage fini ; elle eût elle-même lui chercher de quoi se désaltérer. Tu bois avec plaisir , lui dit-elle d'un air malin ! Jamais nectar ne me parut aussi bon que cette eau , répondit Omar , qui voyoit toujours un enfant dans Rémire. Allons , ajoute-t-il , nous rafraîchir sous l'ombre de ces trois palmiers. Pas encore , Omar , dit la jolie espiègle ; je veux me promener , & tu en feras autant. Quel caprice , pensoit Omar ; mais il céda à l'idée que l'enfance a ses singularités , & il accompagna Rémire malgré l'ardeur du soleil qui les brûloit tous deux. Elle lui montrait ses fleurs , lui en faisoit l'histoire , & paroissoit préférer celles dont la culture lui avoit coûté le plus de peine. Remarquant enfin qu'Omar n'en pouvoit plus de fatigue , elle le conduisit sous les palmiers. Nous y voici , lui dit-

elle, comment te trouves-tu sous cette ombre? Dis-moi, Omar, la petite contradiction que tu as essuyée pour en jouir n'augmente-t-elle pas ton plaisir? Certainement, dit Omar du ton de sa conviction, & je croirois, belle Remire.... L'arrivée d'Abudeneck interrompit Omar. Le Philosophe sourioit en lui voyant l'air satisfait; le jeune homme avoua que le repos paroissoit délicieux après la fatigue. Bon, dit le Philosophe! Continue, Omar, & tu apprendras à jouir. Comment, s'écria Omar, mes richesses, mes femmes, la société, tout prendroit pour moi autant de charmes qu'en a cette ombre dans ce moment? Je n'en doute pas, mon ami, lui dit le Sage, si tu suis nos conseils; ta maladie n'est point rare chez les riches, mais elle n'est pas incurable.

Mais, dit Omar, si tu dis vrai, si tu ne te moques pas de moi, apprend-moi donc comment je dois m'y prendre?

Comme Remire t'a fait agir ce matin pour trouver cette ombre agréable. Souviens-toi, Omar, qu'il n'y a aucune jouissance sans privation. L'Éternel a fait de ce principe la base de notre existence, & notre plus grande volupté est une suite de cette loi; apprends, pour connoître le prix des jouissances, à sentir la peine des privations. Sache désirer sans impatience, & tu jouiras sans dégoût.

Le dîner servi, ils rentrèrent. Une table proprement & simplement garnie de mets bien apprêtés sans être recherchés, une conver-

sation agréable, & l'appétit qu'Omar avoit gagné, lui firent paroître le diner préférable aux festins les plus somptueux des Califes; il avoua qu'il n'avoit jamais été aussi content; on le somma de revenir de temps en temps; il le promit, & tint parole.

Jusques-là Rémire & Omar s'étoient vus comme amis, s'étoient regardés librement, s'étoient parlé sans gêne, ils s'étoient même serré amicalement la main; mais Abudeneck remarqua que depuis quelque temps Rémire baissoit les yeux en présence d'Omar, & que celui-ci parloit moins en présence de Rémire. Il les laissa seuls un jour; la conversation cessa; ils avoient trop à se dire pour pouvoir s'expliquer. Omar tombe tout-à-coup aux pieds de Rémire, prend sa main, halbutie, & la conjure de deviner ce qu'il n'ose lui dire. Rémire émue veut qu'il se lève. Il craint de l'avoir offensée, demande en tremblant un baiser pour gage de son pardon. Frête à l'accorder; elle le repousse tout-à-coup. Omar oubliant les leçons du Sage, prie, supplie, se fâche même de ce qu'il appelle un caprice. Tu me fais tort, Omar, lui dit doucement Rémire; je te connois, je t'aime, je n'ose te contenter. Omar murmuroit, Rémire sourioit; l'arrivée de son grand-père mit fin à la scène rapide; mais énergique, qui venoit de les éclairer sur leurs sentimens.

A table on parla de différens sujets. On sait que les Grands font bien des choses dont on s'étonne; entre-autres, dit le Vieillard, les

étrangers ne peuvent assez admirer les superbes allées qui entourent Bagdad, & maudire l'affreux pave qu'il y a dans la ville. Par exemple, Omar, je ne passe jamais devant ton palais, même en plein jour, que je ne m'y démette un pied. Omar, occupé de Rémire, ne répondoit que par monosyllabes, & point à la question. Qu'as-tu, lui dit le Philosophe? Omar soupiroit, baïssoit les yeux, & avoua ce qui s'étoit passé. Le bon Vieillard rit, les regarda, & caressa Rémire en la remerciant de l'éducation qu'elle donnoit à Omar. Rémire te mène bien, lui dit-il, c'est d'elle seule que tu dois dépendre. Dans ce cas, lui dit l'aimable fille, quand tu auras fait réparer la rue où est ton palais, je t'accorderai cette récompense. Omar vole à Bagdad, obtient la permission du Calife & les applaudissemens de toute la ville; se met à la tête des travaux, oublie sa tristesse, s'occupe, compte les heures, les minutes, revient après deux mois, obtient un baiier de Rémire, & avoue n'avoir jamais eu autant de plaisir. Il en demanda un second, il fallut le mériter. Ce ne fut que trois ans après le premier aveu qu'il obtint Rémire pour femme. Elle lui apprit à jouir de tout sans satiété. Dix années d'union avec Rémire n'avoient point ralenti son amour; elle possédoit l'art de le ranimer. Prive-toi pour jouir mieux, disoit-elle. Il suivit ses conseils, & fut heureux.

(Par une Abonnée du Mercure.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Fougueux* ; celui de l'Énigme est *Chaine* ; celui du Logogryphe est *Corfaire*, où l'on trouve *Roi, cor, or, Rosaire, rose*.

C H A R A D E.

ON mange mon premier, mon second & mon tout.
(*Par M. Martin, Compositeur d'Imprimerie.*)

É N I G M E.

HOLA ! Lecteur ! hola !

Tu m'attends ; me voilà.

Fort bien. J'aime à te voir ce complaisant visage.

Vas, cours, porte par-tout tes vœux & ton hommage.

Grains, tandis que je suis, de goûter du repos ;

Heurte, choque, renverse, étouffe à tout propos.

Ne devant, entre nous, t'acquitter qu'en promesses,

Prodigue à tout venant ton crédit, tes largesses.

Au fort de tes accès souviens-toi seulement

Qu'à ton empressement,

Tandis qu'à point nommé je cède,
 Que lorsqu'en ta faveur toujours je me succède,
 Qui que je sois, tu dois de mon retour
 Cesser d'être témoin un jour.

(Par M. André Honoré.)

L O G O G R Y P H E.

AVEC six pieds je fais un instrument utile
 Qu'à la campagne on voit plus souvent qu'à la ville;
 Du sage quelquefois je fais l'amusement,
 Je saigne son parterre & le tiens proprement.

A présent, pour me mieux connoître,
 Ami Lecteur, décomposez mon être,
 Vous trouverez un malpropre animal ;
 Un des quatre Éléments ; deux notes de musique ;
 Un outil nécessaire en plus d'une boutique ;
 Un endroit où l'on passe à pied comme à cheval ;
 Si vous voulez enfin dévoiler ce mystère,
 Apprenez que mon sort est de gratter la terre.

(Par M. Bouchet.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES de M. le Chevalier DE BERT...
Nouvelle Édition, corrigée & augmentée.
 A Paris, chez Hardouin, Libraire, au
 Palais Royal.

L'ÉLÉGIE chez les Anciens étoit plus con-
 sacrée aux Amours qu'à la douleur; si on la
 voyoit gémir sur un cercueil, ce cercueil
 étoit presque toujours celui d'un amant ou
 d'une maîtresse. Tibulle vouloit que sa sœur
 ou Délie vint les cheveux épars pleurer sur
 son tombeau.

Et flet effusis ante sepulchra comis.

Et ce vers de Tibulle, qui fait seul un tableau
 si parfait & si touchant, traduit par Boileau,
 est devenu la peinture de l'Élégie elle-
 même.

La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
 fait les cheveux épars gémir sur un cercueil.

Mais dans Tibulle & Properce l'Élégie ne
 fait pas gémir seulement; elle fait entendre
 les soupirs de la volupté comme ceux de la
 douleur.

Elle peint des amans la joie & la tristesse,
 Flate, menace, trahit, appaise une maîtresse.

Parmi nous, l'Élégie avoit perdu tous ces caractères touchans ou amables. On ne lui voyoit plus des amans *la joie ni la tristesse* : les tombeaux sur lesquels elle pleuroit, n'étoient point élevés par l'amour ; les plaintes attristoient les ames sans les attendrir : la seule Élégie touchante que nous eussions dans notre langue, c'étoient les vers de la Fontaine sur la disgrâce de Fouquier. On ose rarement témoigner quelque estime pour un Ministre qui a perdu sa place : La Fontaine versoit des larmes qui devoient être immortelles, autour de la prison d'un Ministre que les Loix menaçoient du supplice, & déjà pros crit par la colère de son Roi, de Louis XIV.

Il est remarquable que les François, de tous les peuples celui qui vit le plus avec les femmes & pour les femmes, soit celui dont les Écrivains (si on en excepte les Poètes dramatiques) ayent peint avec le moins de vérité la passion que les femmes inspirent. Dans nos Romans même, & nous en avons d'excellens, c'est moins l'amour qu'on voit, que les événemens qu'il fait ou qu'il peut faire naître. Lorsqu'après beaucoup d'obstacles & de dangers, on a fait arriver les amans près du but de leurs desirs, & les Ecrivains & les Lecteurs paroissent perdre tout intérêt pour eux : les scènes charmantes de la félicité de deux amans, restent couvertes d'un voile que le talent n'ose lever. On diroit que l'amour, dès qu'il est heureux, n'a plus d'événemens & tant de sentimens divers qui varient ce bonheur,

bonheur, tant de situation imprévues qui le troublent ou l'augmentent, tant de tourmens jaloux qui amènent de nouveaux triomphes dans une conquête dès long-tems assurée; toutes ces révolutions qui font des mêmes peines & des mêmes jouissances, un tableau si changeant & si mobile, restent inconnues aux peintres de nos passions. Tibulle & Propertius sont heureux avant qu'ils commencent à nous parler de leur amour; & cependant quelle inépuisable variété dans les sentimens & dans les événemens de leur cœur! Quel charme dans les sentimens même qu'ils répètent! Quand on a prononcé les noms de ces deux Poètes, si touchans & si aimables tous les deux, il est difficile de ne pas vouloir juger lequel des deux l'est davantage. Entre plusieurs belles femmes, on veut juger quelle est la plus belle, & les talens ont le sort des jolies femmes; & pourquoi résister à ce penchant qui nous fait beaucoup parler de ce que nous aimons beaucoup, qui nous fait mieux sentir les charmes que nous comparons, & perfectionne le goût par ses jouissances mêmes? Très-peu d'hommes de Lettres ont balancé entre Tibulle & Propertius. C'est que la première impression est toute entière en faveur de Tibulle, & que les goûts de l'esprit, comme les passions de l'ame, naissent presque toujours de la première impression. La première Épigramme de Tibulle est son chef-d'œuvre; on est touché, ému en ouvrant le volume; & le charme de cette émotion se répand sur les

Élégies même qui sont moins touchantes. La muse de Tibulle ressemble à une femme très-sensible, qui nous intéresse bien moins encore par sa beauté, que par la douce mélancolie répandue sur tous ses charmes : on peut avoir une voix plus flexible, plus riche, mais non pas des accens plus doux, plus profondément amoureux. C'est une de ces âmes extrêmement tendres, que le bonheur même porte aux larmes. Toutes les images accessoires que la muse réveille, sont les images dont l'amour s'entretient & se nourrit dans ses rêveries ; ce sont ces beautés de la campagne que l'œil & les desirs des amans vont toujours chercher ; ce sont ces soins champêtres, parmi lesquels on aime à croire que l'amour est né, & qu'il peut être fidèle ; ce sont ces images adoucies de la mort, qui ont tant de rapports avec les langueurs de l'amour satisfait, qui sont si consolantes pour l'amour gémissant & malheureux ! Tibulle est un Poète enchanteur ; & on oublie qu'il est Poète, on oublie qu'on lit des vers, on ne voit qu'un amant, on n'entend que des soupirs. Dans Properce, au contraire, c'est le Poète qu'on remarque avant qu'on ait entendu l'amant ; ses images choisies, tantôt dans une mythologie savante, tantôt dans une nature riche, éclatante & variée, occupent l'esprit, enchantent l'imagination, & le charme de l'amour se fait sentir moins promptement ; il pénètre moins vite dans le cœur. Properce est un Ecrivain plus habile, &

par cela même, il paroît un amant moins tendre. Mais quand on s'est assez accoutumé avec la richesse de son imagination & de son style, pour n'en être plus frappé, combien son âme paroît amoureuse & passionnée! Properce ressemble plus qu'on ne croit à Tibulle; & il est beaucoup d'éloges de ces deux Poètes, parmi lesquelles le goût le plus délicat, s'il n'étoit pas instruit d'avance, auroit peine à distinguer l'amant de Délie & l'amant de Cynthie. Et combien la sensibilité de Properce est plus étendue! comme il a mieux connu cette variété inépuisable des sentimens d'un même amour! comme il a mieux tracé toutes ces scènes intérieures de la vie cachée de deux amans! Qu'on se rappelle cette Éloge où Properce, ivre d'amour & de vin, arrive à la fin de la nuit chez Cynthie, qui s'est endormie en l'attendant; & qu'on me cite un tableau plus charmant, plus vrai, qui peigne mieux l'amour tel qu'il est dans un homme & tel qu'il est dans une femme. Il y a vingt morceaux du même mérite dans Properce, il y en a même de supérieurs. Je crois sentir encore que Cynthie a été mieux aimée que Délie; elle a plus dominé son amant, elle l'a plus subjugué, l'a rendu à la fois plus malheureux & plus heureux. Tibulle étoit plus né pour l'amour; Properce a plus entièrement appartenu à sa maîtresse. On croira peut-être, d'après cette espèce de parallèle, que c'est à Properce que je donne la préférence; & non, c'est à Tibulle: je reconnois que

c'est à Propérce peut-être qu'on la doit, mais c'est à Tibulle que je la donne. Je cède à mon goût en avouant qu'il ne feroit pas peut-être le plus facile à justifier.

Nous n'avions pas proprement de Poètes élégiaques dans notre langue, & cette place restoit vuide dans notre Littérature. Deux jeunes Poètes, nés tous les deux sous le ciel de l'Inde, se sont présentés dans le même temps pour la remplir, M. le Chevalier de P. & M. le Chevalier de Berth..., & les Gens de Lettres ont paru juger que tous les deux étoient également dignes de la prendre. Nous avons donc un genre & deux Poètes de plus dans notre langue. En imitant souvent Tibulle & Propérce, ce sont leurs amours qu'ils peignent; & dans l'un & dans l'autre on sent à chaque vers que ces amours ne sont pas une fiction. Leurs vers sont l'histoire fidelle de leur cœur & de leur vie; en passant d'une Élégie à l'autre, on retrouve les mêmes noms d'Eucharis, d'Éléonore, de Catilie; & cette unité de passion, pour ainsi dire, y joint l'intérêt du Roman. Chaque Élégie de M. le Chevalier Berth... marque une époque ou une révolution de ses amours; & dès leur naissance on voit combien l'amant & le Poète seront passionnés.

C'en est fait, & mon âme émue

Ne peut plus oublier ses traits victorieux.

Dieux ! quel objet ! non, jamais sous les cieux

Rien de si doux ne s'offrit à ma vûe.

Dans ce jardin si renommé
 Où l'Amour vers le soir tient sa Cour immortelle,
 De cent jeunes Beautés elle étoit la plus belle,
 Elle effaçoit l'éclat du couchant enflammé.
 Un peuple adorateur, que ce spectacle appelle,
 S'ouvroit à son approche interdit & charmé.
 Elle marchoit, traînant tous les cœurs après elle,
 Et laissoit sur ses pas l'air au loin embaumé.
 Je voulus l'aborder, O funeste présage!
 Ma voix, mon cœur, mes yeux parurent se troubler.
 La rougeur malgré moi colora mon visage.
 Je sentis fuir mon âme & mes genoux trembler.
 Cependant, entraîné dans la lice éclatante,
 Où toutes nos Beautés, conduites par l'Amour,
 De parure & d'attraits disputent tour-à-tour,
 Mes regards dévoient à sa taille élégante,
 Et de son cou poli la blancheur ravissante,
 Au murmure flatteur de sa robe ondoiyante,
 Je tressaillois; & l'aîle des Zéphyr
 En soulevant l'écharpe à ses côtés flottante,
 Au milieu des parfums m'apportoit les desirs,
 Que dis-je? L'Amour, l'Amour même.
 Quel enfant! oui, j'ai cru le voir
 Se mêlant dans la foule, à la faveur du soir,
 M'exciter, me pousser, par un pouvoir suprême,
 Remplir mon cœur ému d'un séduisant espoir,

Secouer son flambeau sur la Nymphé qu'il aime,
 Et sous l'ombrage épais, dans un désordre extrême ;
 A mes côtés enfin les force de s'asseoir.
 O plaisirs ! ô transports ! ô momens pleins de charmes !.

Voilà des vers tels que la passion en inspire
 Bientôt le Poëte trace le portrait de sa maîtresse, de son Eucharis. Mais ce n'est pas un de ces portraits froids où le Peintre est une heure à arranger sa palette, à broyer ses couleurs, à préparer ses pinceaux, pour nous peindre ensuite en détail des sourcils, des yeux, un nez, une bouche, & ne nous faire connoître que la froideur de son âme & l'impuissance de son talent. Le Chevalier Berth... peint sur-tout son Eucharis en traçant avec enthousiasme la passion qu'elle lui inspire.

Regardez Eucharis, vous qui craignez d'aimer,
 Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore ;
 Vous, dont le cœur éteint ne peut plus s'enflammer,
 Regardez Eucharis, vous aimerez encore.

Il faut brûler, quand de ses flots mouvans,
 La plume ombrage, en dais, sa tête énorgueillie ;

Il faut brûler quand l'haleine des vents
 Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.

Un air de négligence, un air de volupté,
 Le sourire ingénu, la pudeur rougissante,
 Les diamans, les fleurs, l'hermine éblouissante,
 Et la pourpre & l'azur, tout sied à sa beauté.

L'Amour même a poli sa main enchanteresse,
 Ses bras semblent formés pour enlacer les Dieux;
 Soit qu'elle ferme ou qu'elle ouvre les yeux,
 Il faut mourir de langueur ou d'ivresse;
 Il faut mourir lorsqu'au milieu de nous,
 Eucharis vers le soir, nouvelle Terpsycore,
 Danse, ou prenant sa harpe entre ses beaux genoux;
 Mêlé à ce doux concert sa voix plus douce encore,
 Que de légèreté dans ses doigts délicats!
 Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes;
 Et le voile incertain des cordes transparentes,
 Même en les dérobant embellit ses appas.

L'aimer, lui plaire enfin est mon unique envie,
 A posséder son cœur je borne tous mes vœux;
 Et qui voudroit donner un seul de ses cheveux
 Pour tous les trésors de l'Asie?

Ce ton, le seul que l'Amour reconnoisse
 pour celui qu'il inspire, est toujours celui du
 Chevalier Berth.... Entendez-le au moment
 de sa première victoire:

Elle est à moi! Divinités du Pinde,
 De vos lauriers ceignez mon front vainqueur;
 Elle est à moi, que les maîtres de l'Inde

M E R C U R E

Portent envie au maître de son cœur.

.

.

Elle est à moi ! C'est bien - là le cri & l'orgueil de l'amour heureux ! Et comme des accents plus doux succèdent à ces cris de joie de l'amour-propre & de l'amour ! comme des tournures pleines de mollesse & de langueur expriment cet état de l'âme qui craint de succomber sous le poids du bonheur, ces plaintes de la volupté effrayée & accablée de ses délices !

Ah ! qu'as-tu fait ? lui dis-je alors, mon ame,
Je meurs d'amour : cruelle, qu'as-tu fait ?
De tes beaux yeux, de ces yeux pleins de flammes ;
Tel est, pourtant, l'inévitable effet !
Pourquoi poser ta tête languissante,
Contre ce cœur ému de tes accents ?
Au doux plaisir d'une main caressante,
Pourquoi cent fois solliciter mes sens ?

.

Le Poète reproduit dans une suite d'Élégies ce tableau du même amour, mais toujours avec des circonstances qui donnent de nouveaux charmes à son bonheur & à ses vers. Un sentiment si violent, si délicat ne peut être un instant le même ; un léger obstacle à ses plaisirs, une absence qui les interrompt quelques jours, un mot, un rien, tout